

DOMINIQUE COLLIN

« La foi est toujours en mouvement »



Dominicain à Liège, prêcheur et conférencier, Dominique Collin, 38 ans, est aussi écrivain, théologien et philosophe. Il invite à une relecture des évangiles, parole d'encouragement à vivre pleinement aujourd'hui.

- Vous n'avez pas encore 40 ans. On peut donc vous considérer comme un « jeune » prêtre... Aujourd'hui, ce choix de vie surprend parfois. Quel chemin vous y a mené... ?

– Je viens de la région de Beauraing, d'une famille classique, sans histoire extraordinaire ni bouleversante. Une jeunesse heureuse. Un milieu sociologiquement et par tradition chrétien catholique mais avec une pratique irrégulière

et sans engagement particulier. Enfant, j'étais fasciné par la lune et les étoiles, l'immensité de la mer, les questions du sens de la vie. C'est de manière livresque que je suis venu à m'intéresser aux questions religieuses et spirituelles. Vers 11

ou 12 ans, j'ai reçu une bande dessinée sur la vie de Saint Dominique, mon saint patron et j'ai lu cette vie avec intérêt. Il y a eu un saisissement et un attrait. Je me suis dit que cette vie dédiée à la parole, à la prédication était une vie pour moi et la question de Dieu ne m'a plus lâché. Elle m'est apparue importante et l'est restée.

– *Votre jeunesse se déroule dans les années 1980 et 1990 où l'imprégnation chrétienne ou catholique n'est plus très forte...*

– C'est exact. Je n'ai pas connu un environnement catholique contraignant comme certains plus âgés que moi. À ma sortie de rhétorique, j'étais attiré par une vie de dominicain mais sans envie d'y entrer de suite. Après un an de droit à Namur, j'ai préféré me diriger vers les études de philosophie, ce qui a été pour moi comme une seconde conversion. La philosophie a été salutaire à tous points de vue. Avant cela, je m'étais formé à la religion de façon très classique, peut-être un peu psycho-rigide. Sans excès. Mais j'étais dans un catholicisme assez romain, un lieu qui offre de l'identité au sens positif mais aussi de la protection, de la sécurité. On peut comprendre que la religion a pu offrir à des gens comme moi en recherche de sens un cadre rassurant et tout fait de « prêt à croire et à penser ».

– *La philosophie a changé votre manière d'envisager les questions de foi et de religion ?*

– Oui. Aujourd'hui, je pense que la foi ne repose pas d'abord sur des certitudes affirmées d'emblée mais est une recherche, un chemin traversé par le doute et des questions. La démarche universitaire, philosophique, comme apprentissage de l'esprit critique, du retour aux sources, de l'argumentation nécessaire, m'a passionné. J'ai compris que l'on peut poser la question de Dieu humainement, intelligemment, sans dogmatisme, sans certitude et qu'on peut ensuite revisiter autrement les dogmes, les affirmations de foi.

– *Un philosophe en particulier vous a intéressé ?*

– Kierkegaard. Pour lui, la foi n'est pas un état acquis. Elle est toujours en mouvement. Il reprend l'adage de Tertullien : « On ne naît pas chrétien, on le devient. »

Devenir chrétien et humain alors qu'on naît inaccompli est quelque chose qui me travaille beaucoup. Celui qui s'arrête et regarde en arrière est comme la femme de Loth. Il va se transformer en colonne de sel.

– *Après ces études, vous rentrez chez les dominicains en suivant le noviciat en France et en Belgique...*

– La vie dominicaine comme horizon ne m'avait pas abandonné. À 24 ans, j'ai fait mon noviciat à Strasbourg, à Lille puis à la communauté de Froidmont à Rixensart. Ma séduction inaugurale pour l'ordre de prêcheurs s'est confirmée, un ordre où la liberté et la vérité, la dimension d'étude sont très présentes.

« La théologie a au moins une guerre de retard. Les mots sont usés. Et ce n'est pas qu'une question d'emballage. »

– *Dans cette formation, y avait-il aussi des contacts avec le monde extérieur ?*

– Pendant un an, dans le cadre de l'aumônerie catholique, j'ai eu l'occasion de rencontrer des personnes en souffrance physique et relationnelle à l'hôpital de Strasbourg. J'ai découvert qu'on ne pouvait pas « plaquer » Dieu sur la souffrance des malades. Souvent, c'étaient eux qui me présentaient Dieu, même sans le dire. J'ai appris là-bas qu'on ne doit pas trop vite parler de Dieu avec quelqu'un qui souffre.

– *Après avoir été dominicain pendant huit ans à Rixensart, vous avez rejoint Liège il y a quatre ans, avec comme mission essentielle la prédication. La parole est-elle importante pour vous ?*

– C'est elle qui nous fait naître, qui nous fait vivre, qui nous guérit quand les mots deviennent des maux. J'aime cette bienfaisance des mots et de la parole. Je trouve qu'on doit remettre du soin à la parole alors qu'aujourd'hui, l'expression est souvent violente, déchaînée, notamment sur les réseaux sociaux. Les années à Rixensart ont été un apprentissage extraordinaire pour moi, jeune prêtre et jeune dominicain des années d'écolage. Là, on n'était pas dans la grisaille. On a eu la chance d'avoir une église remplie le dimanche avec des personnes de toutes générations, enga-

gées, intelligentes. Depuis que je suis dominicain, c'est presque émouvant de me dire que je n'ai jamais dû dire quelque chose que je ne voulais pas assumer. J'ai reçu de l'ordre une liberté de ton et personnelle pour déployer ce que je suis, sans structure lourde à porter. La chose la plus éprouvante dans le double sens de formateur et d'épreuve, c'est la vie communautaire. On y rentre avec beaucoup d'idéalisation et de naïveté. Mais le réel fait vite comprendre que ce n'est pas un lieu parfait et que les médiocrités chez les autres sont aussi les miennes. Je pense aussi que la vie communautaire n'empêche pas la solitude. J'ai cependant eu l'occasion à Rixensart, comme à Liège aujourd'hui, de vivre une vie communautaire heureuse.

– *Pourquoi prêcher ? Quelle est votre intention ?*

– Prêcher, c'est dire quelque chose après la parole d'Évangile. Je me mets à l'écoute d'une

« Parole » qui n'est pas mienne et cela est libérateur. J'essaie de donner à l'auditeur l'intuition qu'il y a quelque chose de cette Vie, du vif de cette Parole, qui est pour lui, que le choix n'est pas entre le mal et le bien mais entre la Vie et la mort. J'ai découvert la Bible et je me suis mis à l'écoute d'un Dieu du texte. C'est à lui que j'ai envie de croire.

– *Vous insistez beaucoup sur les paraboles au point d'avoir écrit un livre, Mettre sa vie en paraboles...*

– En accompagnant des jeunes qui se préparaient au mariage et en leur demandant de lire un évangile au complet pour choisir leurs textes de célébration, j'ai constaté qu'ils prenaient souvent des paraboles. Ce sont pour moi des perles d'histoires imagées qui envoient dans une autre logique de vie. Cela me fascine de voir dans ces récits des scénarios de vie qui ouvrent à plus de fécondité et d'autres qui renferment. Chaque lecteur peut se retrouver en semeur, père aimant ou fils prodigue et voir les chemins de vie possibles.

– *Selon vous, la Bible est-elle à lire pour un meilleur art de vivre comme le propose aussi le « développement personnel » ?*

– La grande différence entre un livre de développement personnel et l'Évangile, c'est qu'il y a dans ce dernier une subver-

sion présente sous la forme d'une métaphore qui s'appelle le royaume de Dieu. C'est une des métaphores les plus parlantes pour moi. J'y entends un projet de Dieu, tout à la fois social et personnel, de bouleversement des rapports et de l'ordre des choses. Le développement personnel peut conduire à être plus performant, mieux dans sa peau. L'Évangile invite au don, à la gratuité. L'humanisme peut être une manière de bien vivre sa vie humaine mais conduit-il comme l'Évangile au retournement personnel ? Ma conviction, c'est que l'Homme n'est pas encore pleinement humanisé et que cette humanisation, c'est le projet personnel et social de Dieu. Cela passe par un parcours, c'est-à-dire déceler en nous les forces de destruction, de violence, de néant. Beaucoup de discours humanistes ne vont pas voir jusque là. On peut essayer d'avoir des relations moins conflictuelles mais sans toujours comprendre que la racine du conflit n'est pas ailleurs que dans mon cœur. Grande différence aussi : avec Jésus, on apprend à se recevoir d'un Autre. C'est cette transcendance qui est le « plus » au cœur de l'Évangile. Ici, c'est l'Autre qui me parle, me surprend, m'émerveille, que je prie, à qui je fais confiance. L'Évangile est littéralement une parole d'encouragement à vivre. Jésus parlait humainement de Dieu et nous parlons trop religieusement de Dieu.

– Alors, Dieu, pour vous, qui est-il ?

– Il crée de l'ordre à partir du tohu-bohu, de notre addiction au pouvoir, à l'avoir et au paraître. Je le vois de plus en plus dans la Bible avec un projet social où il est question de bien vivre en relation entre nous et pas de manière individuelle avec un Dieu extérieur. Dieu est pour moi un appel à un engagement, une énergie, une dynamique de transformation, de renouvellement de ce monde-ci. Le christianisme ne parle pas tant ou presque pas d'un autre monde mais de ce monde-ci autrement. Et c'est ce dernier qui m'intéresse. La ligne de démarcation entre croyants et non-croyants n'est pas de savoir s'il y a une Vie après la mort mais de savoir si je crois à la Vie avant de mourir. Si je devais donner un attribut à Dieu, je dirais le Vivant.

– Et Jésus, qui est-il essentiellement pour vous ?

– Lui-même à son propos parle du Fils de l'Homme et j'aime ce titre. Il s'accorde aussi le titre de prophète. Mais il ne se

prend jamais pour Dieu. Les apothéoses christologiques de Jésus me posent problème quand on révère le Christ vrai Dieu et vrai Homme mais qu'on n'entend pas son message. On peut se servir de la théologie pour rendre Dieu inoffensif.

– Que dites-vous aux chrétiens qui ont appris au catéchisme une tout autre image de Dieu et de Jésus ?

– J'ai compris la différence entre croire qui consiste à faire confiance et les croyances, des représentations mentales qui ont tendance à devenir des idoles. Celles-ci, sans être démolies, peuvent être déconstruites. Quand je prêche, j'espère que certains auditeurs soient fragilisés dans ces représentations mentales. Il y a un dépouillement à faire, quelque chose à risquer. Il faut découvrir cette parole d'encouragement à vivre, cet appel à quelque chose de plus vif et qui vaut la foi ou la confiance est plus importante que la croyance.

« J'ai découvert la Bible et je me suis mis à l'écoute d'un Dieu du texte. »

– Dans une Église qui ne parle pas très souvent ainsi de Dieu, n'est-ce pas difficile pour vous ?

– Ça l'est parfois mais globalement, je le vis plutôt bien. Je bénéficie de la confiance de mon ordre religieux qui est un lieu de liberté et je suis moins en contact avec la hiérarchie. L'Église, c'est aussi la communauté de ceux qui se mettent à l'écoute de l'Évangile. Je suis dans la gratitude parce que sans cette Église, je n'aurais pas eu accès à l'Évangile. Au sein de l'institution, je côtoie des gens avec qui il est bon de partager. C'est ce qu'on essaye de faire à Liège.

– Depuis quatre ans, le communauté de Liège compte sept dominicains. Avec quel projet ?

– Nous avons répondu à une demande de l'évêque de s'occuper de la pastorale des étudiants et d'animer le cloître Saint Jean comme communauté ouverte de frères prêcheurs. Aujourd'hui, c'est devenu une réalité. Des rendez-vous hebdomadaires rassemblent des étudiants et d'autres personnes. C'est un lieu de

parole, d'échange, de conférence, de célébration, d'amitié.

Les gens reviennent ici, disent-ils, pour la qualité des prédications et parce qu'ils nous voient vivre en communauté. Cette dimension communautaire se partage avec l'assemblée. Des liens se créent entre nous et les personnes qui viennent aux offices. Il y a quelque chose de dynamique et de porteur. Personnellement, je peux y vivre pleinement le fait d'être frère prêcheur.

– Voici un nouveau pape. Quelles sont vos premières impressions à son sujet ?

– Ce qu'il donne, c'est un ton, un style et il était temps qu'on retrouve cette forme de vie évangélique. C'est ce qui me paraît le plus porteur d'espérance. Le pape propose saint François comme modèle et prône un retour à la simplicité, une forme de pauvreté, un radicalisme évangélique. Il faut commencer par là. C'est absolument nécessaire. Mais il faudra qu'un pape s'attelle aussi à revisiter l'intelligence de la foi. Depuis trop longtemps, dans le monde occidental, il y a eu des ruptures sur lesquelles on vit toujours. Elles viennent du fait qu'on n'a pas revisité de l'intérieur les mots, les contenus, quand on affirme être croyant. Il ne suffit pas de « dire » les mêmes choses que jadis, mais de les prononcer avec beaucoup d'empathie et de charisme. La théologie a au moins une guerre de retard. Les mots sont usés. Et ce n'est pas qu'une question d'emballage. Tout le contenu doit être revisité, sondé dans ses profondeurs. On doit gratter pour voir ce qui a du souffle pour la globalité de la vie humaine, dans ses complexités et ses questions. Ce chantier me semble trop balbutiant, trop pauvre, trop peu encouragé. C'est pour moi le défi majeur de ce qu'on appelle « la crise du christianisme » ou de l'Église.

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**



Dominique COLLIN, *Mettre sa vie en paraboles*, Namur, Éditions Fidélité, 2010. Prix : 15,95 € -10 % = 14,36 €.